



ANAÏS NIN AU MIROIR

ENTRETIEN AVEC ÉLISE VIGIER ET AGNÈS DESARTHE

Qui est Anaïs Nin ? Qu'avez-vous en commun ? Comment situez-vous cette pièce dans votre parcours ?

Élise Vigier : Pendant le confinement, je me suis mise à lire les nouvelles d'Anaïs Nin. Lecture qui collait alors parfaitement à mon envie de douceur. Je ne connaissais pas bien Anaïs Nin. Je découvre une autrice qui, surtout dans les nouvelles du début de sa vie d'artiste, cherche à raconter le désir. Ces nouvelles m'ont intéressée parce qu'il y est toujours question d'amour, de la façon dont il permet de découvrir des endroits inattendus de nous-même. Ces nouvelles sont complètement composites, ce sont des nouvelles fantastiques. À travers elles, il est aussi possible de deviner la personnalité de cette femme, franco-cubaine, qui écrit en anglais-américain, aime le flamenco... Elle a une façon particulière de se saisir de la réalité, d'être en dedans et en dehors. C'est une autrice plurielle, insaisissable, sans arrêt penchée sur les avatars d'elle-même qui écrit sur ce qu'elle vit. J'aime aussi son côté non réaliste car, en général, le réalisme du monde l'accable. Elle dit : « Je préfère m'occuper de petites choses, les grandes étant pour moi comme autant de précipices. » J'ai trouvé également une autrice qui a un attachement particulier à l'humain, qu'elle étudie au microscope. Elle regarde ce qui peut le modifier, le révéler, au sens magique du terme. Cette capacité à croire que l'art peut avoir une fonction magique est sans aucun doute ce qui me rapproche le plus d'elle. Elle croit que la littérature peut créer des dialogues entre des vivants et les morts. Elle croit que le fantastique, le merveilleux de la littérature, peuvent être aussi forts que l'amour, que la vie.

Nous imaginons les sources de ce spectacle nombreuses ?

É. V. : En juin 2021, j'ai eu la chance d'être en résidence d'écriture à La Chartreuse-CNES de Villeneuve lez Avignon avec la romancière Agnès Desarthe qui a traduit *L'Intemporalité perdue et autres nouvelles* d'Anaïs Nin et les comédiens et comédiennes. Avec Agnès nous avons préparé des scènes à partir des nouvelles *La Chanson dans le Jardin*, *Le Sentiment tzigane*, *Le russe qui ne croyait pas au miracle et pourquoi*, *Les Roses rouges*, *Un sol glissant*... Ces histoires ont en commun une rencontre, un événement qui fait que les protagonistes ne sont pas ce qu'ils pensaient être, ou quittent ce qu'ils sont. Nous avons ensuite condensé d'autres nouvelles qui convergent toutes vers des femmes dont les vies changent quand elles rencontrent l'art. Agnès avait aussi écrit des séquences de A à Z en écho, des séquences qui faisaient liens pour nous. Nous avons un grand *Vrac* écrit pour ces comédiens et comédiennes là. C'est écrit pour eux. Au final, une partie de l'action se passe dans un théâtre. Nous y rencontrons des comédiens qui se questionnent sur le travail du texte, qui se demandent si l'art peut sauver, agir sur le monde. Dans ce recueil, Anaïs Nin est un peu à la recherche de son monde idéal. Féminisme, érotisme, rivalité homme-femme, politique : les thèmes qui traversent ces nouvelles sont nombreux ! Il y a surtout l'amour, le temps et l'art. Les personnages, eux, tentent d'échapper aux conventions et hypocrisies sociales et ils y arrivent grâce à la rencontre avec un art qui crée chez eux des envies de liberté. Tous tentent d'inventer leur vie, de vivre librement leurs amours. Nous avons également intégré des extraits des journaux intimes d'Anaïs Nin à l'écriture d'Agnès. Les mots sont au cœur des nouvelles du recueil. Anaïs Nin est une grande lectrice, enthousiaste, fascinée par les auteurs, la psychanalyse, l'astrologie, l'amour, la sexualité...

Pour beaucoup, Anaïs Nin est une autrice sulfureuse qui parle librement de sensualité. Comment avez-vous abordé ce point particulier ?

É. V. : Je n'ai pas cherché à monter Anaïs Nin pour la sexualité qu'elle décrit, même si c'est un vrai sujet. Ces passages sont très beaux car ils parlent en même temps du monde, du temps, du ciel, des oiseaux, de la parole... Anaïs Nin ne parle pas de sexe comme d'une chose clinique, ni à consommer, mais comme d'une expérimentation qui unit soi à l'autre. C'est d'ailleurs ce qui dérange chez elle : elle déplace l'objet du désir. Elle est le poète et l'homme sa muse. Elle écrit un regard de femme sur les hommes, devient sujet et non plus l'objet.

Agnès Desarthe, vous parlez d'Élise Vigier comme d'une enquêtrice du réel. Qu'entendez-vous par là ?

A. D. : Quand je traduis, je suis en totale immersion. Je ne me mêle pas du texte. J'essaie d'être la plus transparente possible. Cela développe une certaine intimité avec l'auteur. Je m'oublie et devient l'autre. Pour cette pièce, j'avais

besoin de comprendre ce qui a déclenché ce désir de théâtre chez Élise Vigier. Elle m'a répondu en multipliant les allers-retours entre les nouvelles d'Anaïs Nin et ce qu'elle percevait du monde. Ce dialogue entre l'écriture d'Anaïs Nin et notre époque a guidé le travail d'écriture. J'ai compris qu'Élise était fascinée par la capacité d'Anaïs Nin à dessiner des portes là où il n'y avait qu'un mur. À proposer un horizon nouveau et pluriel. À réinventer le réel pour ne pas se laisser engloutir par un discours unique, oppressant, dystopique.

Vous situez l'action de cette pièce dans un théâtre. Sur scène, git encore le vestige d'un décor d'une pièce passée. Cela rappelle que l'écriture même d'Anaïs Nin mêle étroitement fiction et réalité que vous traduisez par l'utilisation de l'image filmée. Comment vous êtes-vous emparée de cet univers qui oscille entre caricature, critique sociale, et qui joue avec le lecteur grâce à de nombreuses ruptures et nombreux points de basculement ?

A. D. : Effectivement la critique sociale est partout et elle arrive par l'intimité. Toute sa vie Anaïs Nin a écrit quotidiennement ce qui se produisait autour d'elle. Elle transgresse les données sociales, l'ordre établi, mais ne cherche pas à en faire une cause, ou un but. Elle est dans l'expérience, dans la passion de la curiosité qui pourrait presque basculer dans une espèce de folie. J'ai travaillé par impression. Ici, il n'y a pas de grand récit, mais plutôt des numéros de magie, de cabaret, de danse. La seule histoire est peut-être celle du fantôme d'Anaïs Nin qui hante la scène et finira par disparaître. Le bateau, c'est une sorte de *home* qu'elle appelle sa caloge en référence à Maupassant. Le film reprend ce leitmotiv du voyage en bateau qui revient régulièrement tout au long de sa vie en prenant différentes significations. Dans la pièce, c'est là qu'elle s'endort, fuyant les mondanités, fait un voyage de vingt ans au cours duquel elle dialogue avec des événements de sa vie.

É. V. : Dans le film projeté sur scène, avec Nicolas Mesdom, le réalisateur, nous allons raconter ce voyage, celui d'une petite fille qui va devenir adolescente, puis jeune femme et femme de plus en plus âgée. La matière film en noir et blanc donnera à percevoir quelque chose du corps qui est autre : la peau, les yeux, les regards. Ces gros plans permettent de montrer l'indicible. Ils rappellent qu'Anaïs Nin est obsédée par la non-fixité, le mouvement permanent, le voyage. Obsédée par ce besoin constant de vérifier qu'elle existe. L'eau est un élément important. C'est comme un miroir. Cette pièce est aussi une histoire de reflet, de mémoire. C'est vertigineux, parce que c'est une matière assez instable et vivante.

La musique tient un rôle essentiel également. Manusound et Marc Sens, les compositeurs du spectacle, ont écrit plusieurs chansons à partir de *Vénus érotica*. Une période plus sensuelle naît de sa rencontre avec Henri Miller.

É. V. : La chanson est un lien. Une sorte de fluide. Le chant dit ce qui ne peut pas être dit. C'est un autre espace-temps, comme celui de l'enfance qu'Anaïs Nin trimballe tout le temps, comme celui, indicible, de l'amour qu'elle essaie de dessiner à travers l'écriture.

Anaïs Nin au miroir met en scène des comédiens qui répètent une pièce d'Anaïs Nin. C'est un dialogue entre l'époque d'Anaïs Nin et aujourd'hui. Comment avez-vous composé ce texte avec l'ensemble des comédiens lors d'une résidence à La Chartreuse-CNES de Villeneuve lez Avignon ?

É. V. : Le fil rouge était déjà écrit, les personnages aussi. Agnès Desarthe a aussi composé les dialogues avec le résultat des improvisations des comédiens sur les journaux d'Anaïs Nin. Les acteurs ont choisi des extraits qui résonnent avec leurs questions intimes. Ils ont choisi à l'intérieur de la matière proposée d'en révéler une question ou plusieurs et Agnès a écrit à partir de là. Ce qui est important pour moi, c'est de valoriser la diversité des corps au plateau. Nous avons cherché à tisser différents niveaux de paroles et de récits. C'est pour cela que la figure d'Anaïs Nin est incarnée indifféremment par trois hommes et trois femmes. Tous sont des moments d'Anaïs Nin.

A. D. : Ce dialogue entre deux époques qui est la base du projet d'Élise a guidé mon écriture. Il m'a permis de faire surgir une force fantastique et poétique propre à ce spectacle. De l'animer dans un jeu de miroirs, de jouer avec le trouble temporel. Élise apporte énormément de matériaux, très divers : du texte, des images, des documentaires. Des références actuelles et urbaines le plus souvent. J'ai commencé à écrire des scènes à partir de cela. Rien d'organisé ni de fixé. Elles étaient ensuite mises dans ce qu'Élise appelle *le Vrac*. C'est là que les comédiens vont puiser pour faire les improvisations à partir desquelles le texte final s'est écrit. C'était très particulier pour moi qui travaille seule et montre ce qui d'habitude est achevé ! Ici, je questionnais, j'écoutais, je regardais et j'écrivais. Je n'ai pas cherché à retranscrire mais à construire à partir de ce qui avait été fait. C'était passionnant !